

La Boétie

La Servitude Volontaire

**Copie anonyme de [1605]
Bibliothèque Mériadeck, Bordeaux : Ms2199**

Édition selon deux modes

par Alain Legros

2/2

Texte modernisé

La Boétie
Contre la Tyrannie et les Tyrans
La Servitude Volontaire

*D'avoir plusieurs seigneurs, aucun bien je n'y vois,
Qu'un sans plus soit le maître, et qu'un seul soit le roi,*
dit Ulysse en Homère, parlant en public. S'il n'eût plus rien dit, sinon
D'avoir plusieurs seigneurs, aucun bien je n'y vois, cela était tant bien dit que rien plus [c'était suffisant]. Mais au lieu que, pour raisonner, il fallait dire que la domination de plusieurs ne pouvait être bonne, puisque la puissance d'un seul, dès lors qu'il prend ce titre de maître, est dure et déraisonnable, il est allé ajouter tout au rebours : *Qu'un sans plus soit le maître, et qu'un seul soit le roi.* Toutefois il faut d'aventure excuser Ulysse, auquel possible [peut-être] il était lors besoin d'user de ce langage et s'en servir pour apaiser la révolte de l'armée, conformant, je crois, son propos plus au temps [moment] qu'à la vérité. Mais à parler à bon escient, c'est un extrême malheur d'être sujet à un maître, duquel on ne peut jamais espérer qu'il soit bon, puisqu'il est toujours en sa puissance, quand il voudra, d'être mauvais. Et d'avoir plusieurs maîtres, c'est, autant qu'on en a, autant de fois être malheureux extrêmement. Si [Mais] ne veux-je pas pour cette heure débattre cette question tant pourmenée [rebattue], si les autres façons de républiques sont meilleures que la monarchie. A quoi si je voulais venir, encore voudrais-je savoir [a]vant que mettre en doute [avant d'en discuter], quel rang la monarchie doit tenir, si elle doit y en avoir aucun, pour ce qu'il est malaisé à croire qu'il y ait rien de public en ce gouvernement où tout est à Un. Mais cette question est réservée à un autre temps, et demanderait bien son traité à part, ou plutôt emmènerait quant et [avec] soi quasi toutes les disputes politiques. Pour ce coup je ne voudrais sinon entendre [que comprendre], s'il est possible, comme[nt] il se peut faire que tant d'hommes, tant de bourgs, tant de villes, tant de nations, tant de royaumes endurent quelquefois un tyran seul, qui n'a puissance que celle qu'ils lui donnent, qui n'a pouvoir de leur nuire, sinon tant qu'ils ont vouloir de l'endurer, ni ne saurait leur faire mal aucun, sinon lorsqu'ils aiment mieux le souffrir que lui contredire. Grande chose certes, et toutefois si commune, qu'il s'en faut de tant [d'autant] plus doulouir [affliger] et moins ébahir de voir un million de milliers d'hommes servir misérablement, ayant le col sous le joug, non pas contraints par une plus grande force, mais aucunement [un peu], [il] semble, enchantés et charmés par le seul nom d'Un, duquel ils ne doivent craindre la puissance puisqu'il est seul, ni aimer les qualités puisqu'il est en leur endroit même inhumain et sauvage. La faiblesse d'entre nous, hommes, est telle qu'il

faut souvent que nous obéissions à la force, il est besoin de temporiser, on ne peut pas toujours être le plus fort. Si donc une nation est contrainte, par la force de la guerre, de servir, comme la république d'Athènes aux Trente tyrans, il ne se faut pas ébahir qu'elle serve, mais se plaindre de l'accident [événement], ou bien plutôt ne s'ébahir ni ne se plaindre, mais porter patiemment le malheur présent et se réjouir à meilleure fortune à l'avenir. Notre nature est telle que les communs devoirs de l'amitié emportent une bonne partie du cours de notre vie. Il est raisonnable d'aimer la vertu, d'estimer les beaux faits, de reconnaître les biens d'où on les a reçus, et diminuer souvent de notre aise pour augmenter l'honneur et l'avantage de celui qu'on aime et qui le mérite. Ainsi donc, si les habitants d'un pays ont trouvé quelque grand personnage qui leur ait montré par épreuve [expérience] une grande prévoyance pour les garder, grande hardiesse pour les défendre, grand soin pour les gouverner, si delà en avant [dorénavant] ils s'appriivoisent tant que de lui obéir, et s'y fient tant de lui donner quelques avantages, je ne sais si ce serait sagesse, parce qu'on l'ôte du lieu où il faisait bien pour l'avancer en un autre où il pourra mal faire. Mais certes si [Pourtant] ne pourrait-il faillir d'y avoir de la bonté de ne craindre point de mal de celui duquel on n'a reçu que bien. Mais, bon Dieu, que peut être cela ? Comment l'appellerons-nous ? Quel malheur est-ce ? Ou quel vice ? Ou plutôt quel infortuné dévoiement d'esprit ? Un nombre infini de personnes, non obéir, mais servir, non être gouvernés, mais tyrannisés, n'avoir bien, ni parents, ni enfants, ni femme, ni leur vie même qui soit à eux, et souffrir les pilleries, les paillardises, les cruautés, non pas d'une armée, non pas d'un camp barbare contre lequel il faudrait épandre son sang et sa vie, mais d'un seul, non d'un Hercule, n[i] d'un Samson, mais d'un seul hommet, et le plus souvent du plus lâche et plus féminin de la nation, non pas accoutumé à la poudre des batailles, mais encore à grand peine au sable des tournois, non qui puisse par force commander aux hommes, mais tout empêché [occupé] de servir vilainement à la moindre femmelette, appellerons-nous cela lâcheté ? Disons-nous que ceux qui servent sont couards et recrus ? Si deux, si trois, si quatre ne se défendent d'un, cela est étrange, toutefois possible ; bien pourra-t-on dire lors que c'est faute de cœur. Mais si cent, si mille endurent d'un seul, ne dira-t-on pas qu'ils ne veulent, non qu'ils n'osent se prendre à lui, et que c'est, non couardise, ains [mais] plutôt mépris et dédain ?

Si l'on voit, non cent, ni mille hommes, mais cent pays, mille villes, un million d'hommes, n'assailir pas un seul, duquel le mieux traité de tous en reçoit ce mal d'être esclave, comment pourrons nous nommer cela ? Lâcheté ? Or il y a en tous vices naturellement quelque borne outre laquelle ils ne peuvent passer : deux peuvent craindre un, et possible [peut-être] dix, mais mille, un million, mille villes, si elles ne se défendent d'Un, ce n'est point couardise, elle ne va point jusque là, non plus que la vaillance ne s'étend pas [à ce] qu'un seul échelle une forteresse, qu'il assaille une armée, qu'il conquière un royaume. Donc quel monstre de vice est ceci qui ne mérite pas encore le titre de couardise, qui ne trouve point de nom assez vilain, que la Nature désavoue avoir fait, et la langue refuse de le nommer ? Qu'on mette d'un côté cinquante mille hommes en armes, d'un autre autant, qu'on les range en bataille, qu'ils viennent au joindre [à la mêlée], les uns, libres, combattant pour leurs franchises, les autres pour les leur ravir, auxquels par conjecture promettra-t-on la victoire, lesquels pensera-t-on aller plus gaillardement au combat, ou ceux qui espèrent pour guerdon [prix] de leurs peines l'entretienement [sauvegarde] de leurs libertés, ou ceux qui n'attendent autre loyer des coups qu'ils donnent ou reçoivent que la servitude d'autrui ? Les uns ont toujours devant leurs yeux le bonheur de leur vie passée, l'attente de pareil[le] aise à l'avenir, il ne leur souvient pas tant de ce qu'ils endurent ce peu de temps que dure la bataille, comme de ce qu'il conviendra endurer à jamais à eux, à leurs enfants et à toute la postérité ; les autres n'ont rien qui les enhardisse qu'une petite pointe de leur convoitise, qui se rebouche soudain contre le danger, et qui ne peut être si ardente, qu'elle ne s'éteigne par la moindre goutte de sang qui sorte de leurs plaies. Aux batailles tant renommées de Miltiade, Léonide et Thémistocle, qui ont été données deux mille ans a [auparavant] et vivent encore aujourd'hui aussi fraîches en la mémoire des livres et des hommes, comme si c'eût été [de]puis deux jours, lesquelles furent livrées en Grèce pour le bien des Grecs et l'exemple de tout le monde, que croit-on qui donna à [un] si petit nombre de gens comme étaient les Grecs, non le pouvoir, mais le cœur de soutenir la force de tant de navires, que la mer même en était chargée [couverte], de défaire tant de nations, qui étaient si nombreuses que l'escadron des Grecs n'eût su fournir, s'il eût fallu, des capitaines aux armées des ennemis, quand tous l'eussent été jusques à un, sinon qu'il semble qu'en ces glorieux jours, ce n'était pas tant

la bataille des Grecs contre les Perses, comme la victoire de la liberté sur la domination, de la franchise sur la convoitise. C'est chose étrange d'ouïr parler de la vaillance que la liberté met dans les cœurs de ceux qui la défendent. Mais ce qui se fait en tous pays, tous les jours, qu'un homme mâtine [dompte] mille villes et les prive de leur liberté, qui le croirait s'il ne faisait que l'ouïr dire, non le voir ? Et s'il ne se voyait qu'en pays étrange^[r]s et lointaines terres, et qu'on le dît, qui ne penserait que cela fût plutôt feint et trouvé [inventé] que non pas véritable ? Quoi [de] plus [sur] un tyran ? Qu'il n'est besoin de le combattre ni s'en défendre pour le défaire, car il est de soi-même défait, mais [pourvu] que le pays ne consente à sa servitude, qu'il ne faut pas lui rien ôter, mais ne lui rien donner, mais [pourvu] qu'il ne se mette en peine de faire rien contre soi. Ce sont donc les peuples mêmes qui se laissent, ou plutôt se font gourmander, puisqu'en cessant de servir ils en seraient quittes ; c'est le peuple qui s'asservit, qui se coupe la gorge, qui, ayant le choix d'être sujet ou d'être libre, quitte sa franchise et prend le joug, qui consent à son mal ou plutôt le pourchasse [recherche]. S'il lui coûtait quelque chose à recouvrer sa liberté, je ne l'en presserais pas, combien [bien] que l'homme ne puisse avoir rien de plus cher que de se remettre en son droit naturel, et, par manière de dire, de bête revenir homme, mais encore je ne désire pas en lui si grande hardiesse, je lui permets qu'il aime mieux une je ne sais quelle sûreté de vivre misérablement qu'une douteuse espérance de vivre à son aise, Toutefois, si pour avoir sa liberté il ne lui faut que la vouloir, s'il n'a besoin que d'un simple désir, se trouvera-t- il nation au monde qui l'estime trop chère, la pouvant gagner d'un souhait, et qui plaigne sa volonté à recouvrer le bien qu'on devrait acheter au prix de son sang, et lequel [une fois] perdu, toutes gens d'honneur doivent estimer la vie déplaisante et la mort salutaire ? Certes, tout ainsi que le feu d'une petite étincelle devient grand et toujours se renforce, plus il trouve de bois plus il est prêt d'en brûler, [et que] sans qu'on y mette de l'eau pour l'éteindre, seulement en n'y mettant plus de bois, n'ayant plus que consommer, [il] se consomme soi-même, [de]vient sans force aucune, et non plus feu, pareillement les tyrans,

plus ils pillent, plus ils exigent, plus ils ruinent et détruisent, plus on leur baille ^[donne], plus on leur sert, de tant plus ils se fortifient et deviennent toujours plus frais et plus forts pour anéantir et détruire le tout, et si on ne leur baille rien, si on ne leur obéit point, sans combattre, sans frapper, ils demeurent nus et défaits, et ne sont plus rien, comme si ^[quand] la racine n'envoie plus d'humour ^[sève] et d'aliment à la branche, elle devient sèche et morte. Les hardis, pour acquérir le bien qu'ils demandent, ne craignent point les dangers, ne refusent point la peine ; les lâches et engourdis ne savent ni endurer le mal ni recouvrer le bien, ils s'arrêtent ^[se bornent] en cela de le souhaiter et la vertu d'y prétendre leur étant ôtée par leur fainéantise, le désir de l'avoir leur demeure par la Nature. Ce désir, cette volonté est commune aux sages et inconsiderés, aux courageux et aux poltrons, pour souhaiter toutes choses qui, étant acquises, les rendraient heureux et contents. Une seule en est à dire ^[manque], en laquelle je ne sais comment la Nature faut ^[fait défaut] aux hommes pour la désirer, c'est la liberté, qui est toutefois un bien si grand et si plaisant, qu'elle perdue, tous les maux viennent à la file, et les biens mêmes qui demeurent après elle perdent entièrement leur goût et saveur, corrompus par la servitude. La seule liberté, les hommes ne la désirent point, non pas pour autre raison, ^[il] semble, sinon pour ce que, s'ils la désiraient, ils l'auraient. Comme s'ils refusaient de faire ce bel acquêt seulement parce qu'il est trop aisé. Pauvres peuples, insensés et misérables, opiniâtres en votre mal, et aveugles en votre bien ! Vous laissez emporter devant vous le plus beau et le plus clair de votre revenu, piller vos champs, voler vos maisons, et les dépouiller des meubles anciens et paternels, vous vivez de sorte que vous ne pouvez dire que rien soit à vous, et ^[il] semblerait que meshuy ^[désormais] ce vous serait grand ^[bon]heur s'il vous était permis de tenir à métairie vos biens, vos familles et vos vies. Et tout ce dégât, ce malheur, cette ruine vous vient, non pas des ennemis, mais certes bien de l'Ennemi, et de celui que vous faites si grand qu'il est, pour lequel vous allez courageusement à la guerre, et pour la grandeur duquel vous ne refusez de présenter à la mort vos personnes. Celui qui vous maîtrise tant n'a que deux yeux, n'a que deux mains, n'a qu'un corps, et n'a autre chose que ce qu'a le moindre homme du nombre grand et infini de vos villes, sinon ce qu'il a de vous, tout l'avantage que

vous tous lui faites pour vous détruire. D'où a[-t-]il pris tant d'yeux dont il vous épie, si vous ne les lui donnez ? Comment a-t-il tant de mains pour vous frapper, s'il ne les prend de vous ? Les pieds dont il foule vos cités ne sont-ce pas les vôtres ? Comment a-t-il pouvoir sur vous que par vous ? Comment vous oserait-il courir sus s'il n'avait intelligence avec vous ? Que vous pourrait-il faire si vous n'étiez receleurs du larron qui vous pille, complices du meurtrier qui vous tue, et traîtres à vous-mêmes ? Vous semez vos fruits afin qu'il en fasse le dégât, vous meublez et remplissez vos maisons pour fournir à ses voleries, vous nourrissez vos filles afin qu'il ait de quoi saouler sa luxure, vous élevez vos enfants afin qu'il les traîne à la boucherie, qu'il les fasse les ministres de ses convoitises, les exécuteurs de ses vengeances, vous rompez à la peine vos personnes afin qu'il se puisse mignarder en ses délices, et se vautrer dans les sales et vilains plaisirs, vous vous affaiblissez afin de le rendre plus fort et raide pour vous tenir la bride plus courte. Et de tant d'indignités que les bêtes mêmes ou ne sentiraient ou n'endureraient point, vous pouvez vous en délivrer si vous essayez, non pas de vous en délivrer, mais seulement de le vouloir faire. Soyez résolu de ne servir plus et vous voilà libres ! Je ne veux pas que vous le poussiez ni l'ébranliez, ne le soutenez plus seulement, et vous le verrez comme un grand Colosse à qui on a dérobé la base de son poids même, fondre en bas et se rompre. Véritablement les médecins conseillent bien de ne mettre pas la main aux plaies incurables, et je ne fais pas sagement de vouloir prêcher en ceci le peuple qui a perdu, longtemps y a, toute connaissance, et duquel, vu qu'il ne sent plus son mal, cela seul montre assez que la maladie est mortelle. Mais cherchons par conjecture, si nous en pouvons trouver, comment s'est ainsi avant [si profondément] enracinée cette opiniâtre volonté de servir, qu'il semble maintenant que l'amour même de la liberté ne serait pas si naturel. Premièrement cela est, je crois, hors de doute que si nous vivions avec les droits que la Nature nous a donnés, et les enseignements qu'elle nous apprend, nous serions naturellement obéissants aux parents, sujets à la raison, et serfs de personne. De l'obéissance que chacun, sans autre avertissement que de son naturel, porte à ses père et mère, tous les hommes en sont témoins

chacun pour soi. De la raison, si elle naît avec nous ou non, qui est une question débattue à fond par les Académiques, et touchée par toute l'école des philosophes, pour cette heure je ne penserai point faillir croyant qu'il y a en notre âme quelque naturelle semence de raison qui, entretenue par bon conseil ^[réflexion] et coutume, fleurit en vertu, et au contraire souvent, ne pouvant durer contre les vices survenus, étouffée, s'avorte. Mais s'il y a rien de clair et apparent en la Nature, et en quoi il ne soit permis de faire l'aveugle, c'est cela que Nature, la ministre de Dieu et la gouvernante des hommes, nous a tous faits de même forme et, comme il semble, à même moule, afin de nous entre-connaître tous pour compagnons ou plutôt pour frères. Et si faisant les partages des présents qu'elle nous faisait, elle a fait quelques avantages de son bien, soit au corps ou en l'esprit, aux uns plus qu'aux autres, il est aisé à voir qu'elle n'entendait pas pour [au]tant de nous mettre en ce monde comme dans un champ clos, et n'envoyait pas ici les plus forts et plus avisés comme des brigands dans une forêt, armés de sa propre main pour y gourmander les plus faibles, mais bien plutôt faut-il croire que, faisant ainsi aux uns les lots plus grands et aux autres plus petits, elle voulait faire place à la fraternelle affection afin quelle eût à s'employer, ayant les uns, puissants, moyen de donner aide, et les autres, faibles, besoin d'en recevoir. Puis donc que cette bonne mère nous a donné à tous toute la terre pour demeure, nous a tous logés aucunement ^[en quelque sorte] en même maison, nous a tous figurés ^[façonnés] à même patron afin que chacun se pût mirer et quasi reconnaître l'un dans l'autre, si elle nous a donné en commun ce présent de la voix et de la parole pour nous accôter ^[assembler] et fraterniser davantage, et faire par la mutuelle déclaration de nos pensées une communion de nos volontés, et si elle a tâché par tous moyens de serrer et étreindre plus fort le nœud de notre alliance et société, si elle a montré en toutes choses qu'elle ne voulait pas tant nous faire tous unis que tous uns, il ne faut douter que nous ne soyons tous naturellement libres, vu que nous sommes tous compagnons, et [il] ne peut tomber en l'entendement de personne que Nature ait mis aucun en servitude, nous ayant tous mis en compagnie. C'est pour néant ^[Inutile de] débattre si la liberté est naturelle, puisque l'on ne peut tenir personne en servitude sans faire tort, et qu'il n'y a rien au monde si contraire à la Nature, étant toute raisonnable, que

l'injure [injustice]. Reste donc la liberté être naturelle, et par même moyen à mon avis que nous ne sommes pas seulement mis en possession de notre franchise [liberté], mais aussi avec affection [désir] de la défendre. Et si d'aventure nous faisons quelque doute en cela, et sommes tant abâtardis que [nous] ne puissions reconnaître nos biens, ni seulement nos naïves affections, il faudra que je fasse l'honneur [rende hommage à ce] qui nous appartient et que je monte les bêtes brutes en chaire pour nous enseigner notre nature et condition. Les bêtes, si les hommes ne font trop les sourds, leur crient : « Vive [la] liberté ! ». Plusieurs en y a d'entre elles qui meurent dès lors qu'elles sont prises, et comme le poisson qui perd la vie aussitôt [en même temps] que l'eau, pareillement celles-là quittent la lumière et ne veulent point survivre à leur naturelle franchise. Si les animaux avaient entre eux leurs rangs et prééminences, ils feraient à mon avis de ceux-là leur noblesse. Les autres, des plus grandes jusques aux plus petites, lorsqu'on les prend, font si grande résistance d'ongles, de cornes, de pieds, et de bec qu'elles déclarent assez combien elles tiennent cher [chérissent] ce qu'elles perdent, puis, étant prises, nous donnent tant de signes apparents de la connaissance qu'elles ont de leur malheur, qu'il est facile à voir que dorénavant cela leur est plus languir que vivre, et qu'elles continuent leur vie plus pour plaindre leur aise perdue que pour se plaire en servitude. Que veut dire autre chose l'éléphant lorsque, s'étant défendu tant qu'il a pu, n'y voyant plus d'ordre [échappatoire], étant sur le point d'être pris, il enfonce ses mâchoires et casse ses dents contre les arbres, sinon que le grand désir de demeurer libre comme il est né, lui donne de l'esprit et l'avise de marchander avec les chasseurs si pour le prix de ses dents il en sera quitte et s'il sera reçu [autorisé] à bailler son ivoire, et payer cette rançon pour sa liberté. Nous appâtons le cheval dès lors qu'il est né, pour l'appivoiser à servir, et si [pourtant] ne le savons-nous tant flatter [caresser] que, quand ce vient à [au moment venu de] le dompter, il ne morde le frein, ne rue contre l'éperon, afin de montrer à la Nature et témoigner au moins par là que, s'il sert, ce n'est pas de son gré, mais par notre contrainte. Que faut-il [A quoi bon] tant dire ? *Les bœufs ne gémissent-ils pas sous le joug, et les oiseaux ne pleurent-ils pas leur infortune dans la cage par leurs tristes chansons ?* Ainsi donc, puisque toutes choses qui ont sentiment, dès lors qu'elles l'ont, sentent [le] mal de la sujétion et courent après la liberté, vu que les bêtes mêmes qui, encore possible [peut-être], sont faites pour le service de l'homme ne se peuvent accoutumer de servir

qu'avec protestation d'un désir contraire, quel malencontre [malheur] est celui-là qui a pu tant dénaturer l'homme (seul créé, de vrai, pour vivre franchement) de lui faire perdre la souvenance de son premier être et le désir de le reprendre ! Il y a trois sortes de tyrans : les uns ont le royaume par élection du peuple, les autres par la force des armes, les autres par la succession de leur race. Celui à qui le peuple a donné l'Etat devrait être, [il] semble, plus supportable, et le serait, je crois, n'était que dès lors qu'il se voit élevé par-dessus les autres en ce lieu, flatté par je ne sais quoi qu'on appelle la grandeur, il délibère de n'en bouger point. Communément, celui-là fait état de la puissance que le peuple lui a donnée, de la transmettre à ses enfants, et dès lors qu'ils ont pris cette opinion, cette chose étrange, de combien ils [dé]passent en toute sorte de vices, et même en la cruauté les autres tyrans, ils ne voient autre moyen pour s'assurer de la nouvelle tyrannie, sinon que d'êtreindre si fort la servitude et étranger [éloigner] tant les sujets de la liberté, qu'encore que la mémoire en soit fraîche ils la lui puissent faire perdre. Ceux qui les ont acquis par le droit de la guerre, ils s'y portent ainsi, qu'on [re]connaît bien qu'ils sont, comme on dit, en terre de conquête. Ceux qui naissent rois ne sont pas guère meilleurs, ains [mais] étant nés et nourris dans le sein de la tyrannie, [ils] sucent avec le lait la nature du tyran et font état des peuples qui sont sous eux comme de leurs fiefs héréditaires, et selon la complexion à quoi ils sont plus enclins, ou avarés [avidés] ou prodigues, tels qu'ils sont, ils font du royaume comme de leur héritage. Ainsi pour dire la vérité, je vois qu'il y a entre eux quelques différen[ces], mais de choix je n'en y vois point, et étant les moyens de venir au règne divers, toutefois la façon de régner est quasi semblable : [l]es élus, comme s'ils avaient pris des taureaux à dompter, ainsi traitent-ils leurs sujets ; les conquérants pensent avoir droit d'en user comme de leur proie ; les successeurs, d'en faire ainsi que de leurs naturels esclaves. S'il naissait d'aventure aujourd'hui quelques gens tout nus, ni accoutumés à la sujétion, ni affriandés à la liberté, et qu'il ne sussent que c'est n[i] de l'un ni de l'autre, ni à grand peine des noms, si on leur présentait [offrait] ou d'être sujets ou de vivre francs suivant les lois de quoi ils s'accorderaient, il ne faut pas faire difficulté [douter] qu'ils n'aimassent trop mieux obéir seulement à la raison que servir à un homme, sinon que possible [peut-être] ils naquissent

de ceux d'Israël qui, sans contrainte et sans aucun besoin, se firent un tyran — duquel peuple je ne lis jamais l'histoire que je n'en aie trop grand dépit, et quasi jusques à en devenir inhumain pour me réjouir de tant de maux qui leur en advinrent. Mais certes tous les hommes, tant qu'ils ont quelque chose d'homme, [a]vant qu'ils se laissent assujettir, il faut, l'un des deux, qu'ils soient ou contraints, ou déçus, contraints par les armes étrangères comme Sparte et Athènes par les forces d'Alexandre, ou par les factions, ainsi que la seigneurie d'Athènes était [a]vant venue entre les mains de Pisistrate. Par tromperie souvent perdent-ils la liberté, et en cela ils ne sont pas si souvent séduits par autrui comme ils sont trompés par eux-mêmes, ainsi le peuple de Syracuse, capitale de Sicile, étant pressée par les guerres, inconsidérément ne mettant ordre qu'au danger présent, éleva Denys le Premier, lui bailla charge de la conduite de l'armée et ne se donna [prit] garde qu'il l'eût fait si grand, que cette bonne pièce [recrue] revenant victorieux, comme s'il n'eût pas vaincu les ennemis, mais ses citoyens, se fit, de capitaine roi, et de roi tyran. Il n'est pas croyable comment le peuple, dès lors qu'il est assujetti, tombe si soudain en un tel et si profond oubli de la franchise qu'il ne peut s'éveiller pour la ravoir, servant si franchement et tant volontiers qu'on dirait à le voir qu'il a, non pas perdu sa liberté, mais gagné sa servitude. Il est bien vrai qu'au commencement l'on sert contraint et vaincu par la force, mais ceux qui viennent après, n'ayant jamais vu la liberté et ne sachant [ce] que c'est, servent sans regret, et font volontiers ce que leurs devanciers avaient fait par contrainte. C'est cela [C'est-à-dire] que les hommes naissent sous le joug, et puis, nourris et élevés dans le servage, sans regarder plus avant, se contentent de vivre comme ils sont nés, et ne pensant point avoir d'autre droit ni autre bien que ce qu'ils ont trouvé, ils prennent pour leur naturel l'état de la naissance. Et toutefois il n'est point d'héritier si prodigue ni nonchalant qui, quelquefois, ne passe les yeux dans les registres pour entendre s'il jouit de tous les droits de sa succession ou si l'on a rien entrepris [usurpé] sur lui ou son prédécesseur. Mais certes la coutume, qui a en toutes choses grand pouvoir, n'a en aucun endroit si grande vertu [force] qu'en ceci de nous enseigner à servir, et comme l'on dit de Mithridate, qui se fait ordinaire [s'habitué]

de boire l[e] poison pour nous apprendre à avaler et ne trouver point amer le venin de la servitude. L'on ne peut nier que la Nature n'ait en nous bonne part pour nous tirer où elle veut, et nous faire dire bien ou mal nés, mais si [pourtant] faut-il confesser qu'elle a de tant [d'autant] moins de pouvoir en nous que la coutume pour ce que le naturel, pour bon qu'il soit, se perd s'il n'est entretenu, et la nourriture [l'éducation] nous fait toujours de [à] sa façon, comment que ce soit, malgré la Nature. Les semences du bien que la Nature met en nous sont si menues et glissantes qu'elles n'endurent pas le moindre heurt de la nourriture contraire, elles ne s'entretiennent pas si aisément qu'elles [ne] s'abâtardissent et se fondent et viennent en rien, n[i] plus n[i] moins que les [arbres] fruitiers, qui ont bien tous quelque naturel à part, lesquels ils gardent bien si on les laisse venir, mais ils le perdent aussitôt pour porter d'autres fruits, étrangers et non leurs, selon qu'on les ente. Les herbes ont chacune leur propriété, leur naturel et singularité, mais toutefois le ciel, le temps, le terroir, la main du jardinier, ou ajoutent ou en ôtent beaucoup de la vertu [qualité]. La plante qu'on a vue en un endroit, on est ailleurs empêché de la reconnaître. Qui verrait les Vénitiens, une poignée de gens vivant si librement que le plus méchant d'entre eux ne voudrait pas être le roi de tous, ainsi nés et nourris qu'ils ne connaissent point d'autre ambition, sinon que [tendre] à qui mieux avisera et plus soigneusement pour entretenir leur liberté, ainsi appris et faits dès le berceau qu'ils ne voudraient point tout le reste des félicités de la vie pour perdre le moindre point de leur franchise, qui aura vu, dis-je, ces personnages, et au partir de là s'en ira aux terres de celui que nous appelons le Grand Seigneur [Grand Turc], voyant ces gens qui ne pensent être nés que pour le servir et qui, pour maintenir sa puissance, abandonnent leurs vies, penserait-il que les autres et ceux-là eussent même naturel, ou plutôt s'il n'estimerait [n'estimerait-il] pas que sortant d'une cité d'hommes il était [est] entré dans un parc de bêtes ? Lycurgue, le policeur [législateur] de Sparte ayant nourri, dit-on, deux chiens frères, et allaités de même lait, l'un engraisé à la cuisine, l'autre accoutumé par les champs au son de la trompe et du huchet [cor], voulant montrer aux Laconiens que les hommes sont tels que la nourriture [l'éducation] les fait, met les deux chiens en plein marché, et entre deux une soupe et un lièvre. L'un courut au plat, l'autre après le lièvre, et « Toutefois, dit-il, si sont ils [ils sont bien] frères ! » Donc celui-là avec ses lois et sa police nourrit [éduqua] et fit [forma] si bien les Lacédémoniens que chacun d'eux eut de plus cher de

mourir de mille morts que de reconnaître autre seigneur que la loi et la raison. Je prends plaisir de r[a]mentevair [rappeler] un propos qu'on dit que se tinrent jadis un des favoris de Xerxès, le Grand Roi des Perses, et deux Spartains [Spartiates]. Quand Xerxès faisait l'appareil [la revue] de sa grande armée pour conquérir la Grèce, il envoya ses ambassadeurs par toutes les cités grécoises [grecques] demander de l'eau et de la terre (c'était la façon que les Perses avaient accoutumé de sommer les villes), hormis à Sparte et Athènes parce que ceux que Daire [Darius] son père y avait envoyés pour faire pareille demande, les Spartains et Athéniens en avaient jeté, les uns dans des fossés, les autres dans des puits, leur disant qu'ils prissent de là hardiment de l'eau et de la terre pour porter à leur prince. Ces gens ne pouvaient souffrir que de la moindre parole seulement on touchât à leur liberté. Pour en avoir ainsi usé, les Spartains sentirent après qu'ils avaient encouru la haine des Dieux, même de Taltibie [Talthybios], le dieu des hérauts. Ils s'avisèrent pour les apaiser d'envoyer à Xerxès deux de leurs citoyens pour se présenter à lui afin qu'il en fît à sa volonté et se payât de là pour les ambassadeurs qu'ils avaient tués à son père. Sperte et Bullis s'offrirent de leur gré pour aller faire ce payement. De fait ils y allèrent, et en chemin ils arrivèrent au palais de Hidarne, lieutenant du roi en toutes les villes d'Asie qui sont sur la côte marine, qui les reçut fort honorablement et leur fit bonne chère, et après plusieurs propos tombant de l'un en l'autre, il leur demanda pourquoi ils refusaient l'amitié du roi : « Voyez, dit-il, Spartains, et reconnaissez par moi comment il sait honorer ceux qui le méritent, et pensez que si vous étiez à lui, il vous ferait [traiterait] [d]e même : s'il vous avait connus, il n'y a celui d'entre vous qu'il ne fît seigneur d'une ville de Grèce ! » - « En ceci, Hidarne, tu ne nous saurais donner bon conseil, dirent les Lacédémoniens, parce que le bien que tu nous promets, tu l'as essayé [expérimenté], mais celui dont nous jouissons, tu l'ignores. Tu as éprouvé la faveur du roi, mais de la liberté, quel goût elle a, combien elle est douce, tu n'en sais rien. Or si tu en avais tâté toi-même, [tu] tâcherais de la garder et défendre, non pas avec la lance et l'écu, mais avec les dents et les ongles. » Les seuls Spartains disaient ce qu'il fallait dire, si les uns et les autres parlaient comme ils avaient été nourris [élevés], car il ne se pouvait faire que le Perse eût regret à la liberté, ne l'ayant jamais eue, n[i] que les Lacédémoniens endurassent la sujétion, ayant goûté de la franchise. Caton l'Uticain [d'Utique], étant encore enfant et sous la verge, allait souvent chez Sylla le dictateur, tant pour ce que, à raison du lieu et [de la] maison dont il était, on ne lui refusait jamais la porte,

qu'aussi ils étaient proches parents. Il était toujours accompagné de son maître, comme avaient accoutumé les enfants de bonne part [la bonne société]. Il s'aperçut qu'en l'hôtel de Sylla, en sa présence ou par son commandement on emprisonnait les uns, on condamnait les autres, l'un était banni, l'autre étranglé, l'un demandait la confiscation d'un citoyen, l'autre la tête, bref tout y allait, non comme chez un officier de ville, mais comme chez un tyran de peuple, et c'était, non pas un parquet de justice, mais un ouvroir de tyrannie. Ce noble garçon dit à son maître : « Donnez-moi un poignard, je le cacherai sous ma robe, j'entre souvent dans la chambre de Sylla [a]vant qu'il soit levé, j'ai le bras assez fort pour en dépêcher [débarrasser] la ville. » Voilà, certes, une parole appartenant vraiment à Caton, c'était un commencement de ce personnage, digne de sa mort. Et néanmoins, qu'on ne di[s]e ni son nom ni son pays, qu'on conte seulement le fait tel qu'il est, la chose même parlera, et jugera[-t-]on à belle aventure [avec bonheur] qu'il était Romain, né dans Rome, mais dans la vraie, alors qu'elle était libre. A quel propos [Dans quel but] tout ceci ? Non pas, certes, que j'estime que le pays ni le terroir y fassent rien, car en toutes contrées, en tout air est amère la sujétion, et plaisant [agréable] d'être libre, mais pour ce que je suis d'avis qu'on ait quelque pitié de ceux qui en naissant se sont trouvés le joug au col, et que ou bien on les excuse ou bien qu'on les pardonne si, n'ayant jamais vu l'ombre de la liberté et n'en étant point avertis, ils ne s'aperçoivent point du mal que ce leur est d'être esclaves. S'il y a quelque pays, comme disent nos nouveaux cosmographes, et du vieux temps le bon Homère des Cimmériens, où le soleil se montre autrement qu'à nous, et après les avoir éclairés six mois continuels, il les laisse sommeiller autant dans l'obscurité, sans les revoir de l'autre demie année, ceux qui naissent pendant cette longue nuit n'ayant point ouï parler de la clarté, ni vu de jour, s'ébahira[-t-]on s'ils s'accoutument aux ténèbres où ils sont nés sans désirer la lumière ? On ne plaint jamais ce qu'on n'a jamais eu, le regret ne vient qu'après le plaisir, et toujours est avec la connaissance du mal le souvenir de la joie passée. La nature de l'homme est bien d'être franc et de le vouloir être, mais aussi sa nature est telle que naturellement il tient [garde] le pli que la nourriture [la culture] lui donne. Disons donc ainsi, qu'à l'homme toutes choses lui sont naturelles à quoi il se nourrit et s'accoutume, mais cela seul lui est naturel à quoi sa nature simple et non autre [altérée] l'appelle. Ainsi la première raison de la servitude volontaire est la coutume, comme [il en est] des plus braves chevaux qui au commencement mordent le frein et puis après s'y jouent, et là où naguère ils ruaient contre la selle, ils se parent maintenant dans le harnois et tout fiers se glorifient sous la barde. Ils disent qu'ils ont

été toujours sujets, que leurs pères ont ainsi vécu, ils pensent qu'ils sont tenus d'endurer le mal et se le font accroire par [l']exemple, et fondent eux-mêmes sur la longueur du temps la possession qui les tyrannise. Pour vrai, les ans ne donnent jamais droit de mal faire, ains [mais] agrandissent l'injure [injustice]. Il y a bien quelques-uns, mieux nés que les autres, qui sentent le poids du joug et ne se peuvent [re]tenir de le crouler [secouer] ni ne s'apprivoisent jamais à la sujétion, et qui toujours, comme Ulysse qui par mer et par terre cherchait de voir la fumée de sa case, ne sauraient garder d'aviser à leurs naturels privilèges et se souvenir des anciens prédécesseurs et de leur premier être. Ce sont volontiers ceux-là qui, ayant l'entendement net et l'esprit clairvoyant, ne se contentent pas, comme le gros populas, de regarder ce qui leur est devant les pieds, s'ils n'avisent [regardent] et derrière et à côté, ramenant encore les choses passées pour juger du temps à venir et pour mesurer les présentes, ce sont ceux qui, ayant d'eux-mêmes la tête bien faite, l'ont encore polie par le savoir et l'étude. Ceux-là, quand la liberté serait entièrement perdue et toute hors du monde, l'imaginent et sentent en leur esprit et la savourent encore, et la servitude ne leur est jamais de goût [agréable] pour si bien qu'on l'accoutre. Le Grand Turc s'est bien avisé que les livres et la doctrine donnent plus que toute autre chose aux hommes le sens de se reconnaître et de haïr la tyrannie, j'entends [par là] qu'il n'a en ses terres guère de gens savants ni n'en demande. Or, communément, le bon zèle et affection [désir] de ceux qui ont malgré le temps gardé la dévotion à la franchise, pour si grand qu'en soit le nombre, demeure sans effet, d'autant [parce] que, pour ne s'entre-connaître ils sont tous singuliers en leurs fantaisies, la liberté leur étant ôtée, sous le tyran, de faire, de parler, et quasi de penser.

Mome [Momus], le dieu moqueur, ne se moqua pas trop mal à propos quand il trouva ce défaut de l'homme que Vulcain avait fait, de n'avoir une petite fenêtre au cœur afin que par là on pût voir ses pensées. Brutus, Cassius, et Casca pour [à] ce sujet, lorsqu'ils firent l'entreprise de la délivrance de Rome ou plutôt de tout le monde, ne voulurent pas que Cicéron ce grand zéléateur du bien public, s'il en fût jamais, fût de la partie, estimant son cœur trop faible pour un fait si haut : ils se fiaient de sa volonté mais ils ne s'assuraient pas de son courage. Toutefois, qui voudra examiner les faits du temps passé, les annales anciennes, il s'en trouvera peu de ceux qui, voyant leur pays malmené et en mauvaises mains, ayant entrepris de l'affranchir d'une bonne intention entière et non feinte, qui n'en soient venus à bout, et que la liberté pour se faire paraître ne se soit elle-même fait épaule. Harmod[ius]. Aristogiton, Thrasybule, Brut[us] le Vieux, Valère et Dion, comme ils avaient

vertueusement pensé, l'exécutèrent heureusement. Et en tel cas jamais quasi [presque] à bon vouloir [bonne volonté] ne défailloit la fortune : Brutus le Jeune et Cassius ôtèrent bien heureusement la servitude, mais en ramenant la liberté ils moururent. Non pas misérablement — car quel blasphème serait-ce de dire qu'il y ait eu rien de misérable en ces gens-là, ni en leur mort ni en leur vie ! —, mais certes au grand dommage, perpétuel malheur et entière ruine de la République, laquelle fut enterrée avec eux. Les autres entreprises qui ont été faites depuis contre les Empereurs Romains n'étaient que conjurations d'ambitieux, lesquels ne sont pas à plaindre des inconvénients qui leur en sont advenus, étant aisé à voir qu'ils ont voulu, non pas ôter, mais remuer la couronne, prétendant chasser le tyran, et retenir la tyrannie. A ceux-là, je ne voudrais pas qu'il leur eut bien succédé [qu'ils aient réussi], et suis content qu'ils aient montré par leur exemple qu'il ne faut pas abuser du saint nom de la liberté pour faire mauvaise entreprise. Mais pour revenir à notre propos, lequel j'avais quasi perdu, la première raison pourquoi les hommes servent volontiers est pour ce qu'ils naissent serfs et sont nourris [élevés] tels. De cette-ci en vient une autre quasiment : les gens deviennent lâches et efféminés sous les tyrans, et c'est l'effet de la servitude que la couillonnerie [couardise]. De quoi je [sais] très bon gré à Hippocrate, le grand père de la médecine qui s'en est pris garde et l'a ainsi dit en un de ses livres qu'il institue [intitule] *Des maladies*. Ce personnage avait tout le cœur en bon lieu, et le montra bien lorsque le grand Roi de Perse le voulut attirer à lui à force d'offres et grands présents. Il lui répondit [répondit] franchement qu'il ferait conscience de guérir les barbares qui voulaient tuer les Grecs, et de servir en rien par son art à celui qui entreprenait d'asservir la Grèce. Or il est certain qu'avec la liberté tout à coup se perd la vaillance. Les gens sujets n'ont point d'allégresse ni d'âpreté au combat, ils vont au danger quasi comme attachés et tout engourdis par manière d'acquit, et ne sentent point bouillir dans le cœur l'ardeur de la franchise [liberté] qui fait mépriser les dangers et donne envie d'acheter, entre ses compagnons, l'honneur et la gloire par une belle mort. Entre les gens libres, c'est à l'envi à qui mieux mieux, chacun pour le bien commun, chacun pour soi, là où ils s'attendent d'avoir tous leur part au mal de la défaite ou au bien de la victoire. Mais les gens asservis, outre ce courage guerrier ils perdent encore en toutes autres choses la vivacité et ont le cœur bas et mol, incapable de toute chose grande. Les tyrans connaissent bien cela, et voyant qu'ils prennent ce pli, pour le mieux faire avachir [amollir], encore leur y aident-ils. Xénophon, écrivain grave [profond] et du premier rang entre les Grecs, a fait un livre auquel il fait parler Simonide avec Hiéron, le roi

de Syracuse, des misères du tyran. Ce livre est plein de graves [sérieuses] et bonnes remontrances, et qui ont aussi bonne grâce, à mon avis, qu'il est possible. Que (plût à Dieu !) tous les tyrans qui ont jamais été l'eussent mis devant les yeux et s'en fussent servis de miroir, je ne puis croire qu'ils n'eussent reconnu leurs verrues et eu quelque honte de leurs taches. En ce traité, il conte la peine en laquelle sont les tyrans, qui sont contraints, faisant mal à tous, [à] se craindre de tous. Et entre autres choses, il dit cela que les mauvais rois se servent des étrangers à la guerre et les soudoient, ne s'osant fier de mettre à leurs gens, auxquels ils font tort, les armes au poing. Il y a bien eu aussi de bons rois qui ont eu à leur solde des nations étrangères, comme les Français mêmes, et plus encore d'autrefois qu'aujourd'hui, mais à une autre fin, [à] savoir pour garder les leurs, n'estimant rien le dommage de l'argent pour épargner leurs hommes. C'est ce que Scipion le grand Africain disait, qu'il aimerait mieux avoir sauvé un citoyen que défait cent ennemis. Mais certes, cela est bien certain que le tyran communément ne pense jamais sa puissance bien assurée, sinon quand il est venu à ce point qu'il n'a sous lui homme qui vaille. Donc à bon droit lui appliquera[-t-] on ce reproche de Thrason au maître des éléphants : « Pour cela vous êtes si brave que vous avez charge des bêtes. » Cette ruse des tyrans, d'abêtir leurs sujets, ne se peut connaître plus clairement que par le procédé de Cyr[us] envers les Lydiens : après qu'il se fut emparé de Sardes la capitale et qu'il eut pris à merci [fait prisonnier] Crés[us], ce roi tant riche, et l'eut emmené quant et [avec] lui, on lui porta nouvelles que les Sardiens s'étaient révoltés. Il les eut bientôt réduits sous sa main, mais ne voulant pas, ni mettre à sac cette ville, ni être en peine de tenir toujours une armée pour la garder, il s'avisa de cet expédient d'y établir des bordels, tavernes, et berlans [maisons de jeu], et partout ordonna aux habitants d'en faire état [de le faire savoir]. Il se trouva si bien de cette garnison qu'il ne lui fallut jamais plus donner de coups d'épée contre les Lydiens, qui ne s'amuserent qu'à inventer toute sorte de jeux ; si bien que les Latins en ont tiré leur mot, appelant « Lude » [jeu] ce que nous [appelons] « passe-temps », comme s'ils voulaient dire « Lyde ». Les autres tyrans, bien qu'ils ne déclarent pas si expressément leur volonté, ne laissent [manquent] pas pour la plupart de pourchasser [rechercher] en effet [de fait] ce que celui-là ordonna formellement. C'est le naturel du menu populaire, duquel le nombre est toujours le plus grand dans les villes, d'être soupçonneux à l'endroit de celui qui l'aime,

et simple envers celui qui le trompe. Ne pense pas qu'il y [ait] aucun oiseau qui se prenne mieux à la pipée, ni poisson aucun qui pour la friandise du ver s'accroche plus tôt [vite] au clou, que tous les peuples s'allèchent vite[m]ent [vite] à la servitude pour la moindre plume qu'on leur passe par le bec, et [c']est chose merveilleuse comme il[s] s'y laissent aller aussitôt, mais [pourvu] seulement qu'on les chatouille. Les théâtres, les jeux, les farces, les spectacles des gladiateurs, des bêtes étranges, des médailles, des tableaux, et telle autre droguerie étaient aux peuples anciens les appâts de la servitude, le prix de leur liberté, les outils de la tyrannie. Ce moyen, cette pratique, ces allèchements avaient les anciens tyrans pour endormir leurs sujets sous le joug. Ainsi les peuples, assotés [abêtis], trouvant beaux ces passe-temps, enivrés d'un vain plaisir qui leur passait devant les yeux, s'accoutumaient aussi à servir niaisement, mais plus mal que les petits enfants qui, pour voir [avoir vu] les luisan[te]s images des livres enlumines, apprennent la lecture. Les tyrans romains s'avisèrent d'un autre point encore, de le festoyer souvent et toutes les dix années publiquement, abusant cette quenaille [canaille] comme il fallait, qui se laisse aller plus qu'à autre chose au plaisir de la bouche, le plus entendu [avisé] d'entre eux n'eût pas quitté son écuelle de soupe pour recouvrer la liberté de la République de Platon. Ces tyrans faisaient largesse du quart du blé, du setier du vin, du sesterce, et lors c'était pitié d'ouïr crier : « Vive l'Empereur ! ». Les lourdauds ne s'avisait pas qu'ils ne faisaient que recouvrer une partie du leur, et que cela même qu'ils recouvraient, le tyran n'eût pas pu leur donner si [a]vant il ne l'avait ôté à eux-mêmes. Tel eût amassé aujourd'hui le[s] sesterce[s] et se fût gorgé au festin en bénissant Tibère et Néron et leur belle libéralité, qui le lendemain, étant contraint d'abandonner son bien à l'avarice [convoitise], ses enfants à la luxure, son sang même à la cruauté de ces magnifiques empereurs, n'en dît mot non plus qu'une pierre, ne s'en fût remué non plus qu'une souche. Toujours la populace a eu cela d'être, au plaisir qu'elle ne peut honnêtement recevoir, toute ouverte et dissolue, et au tort et à la douleur qu'elle ne peut honnêtement souffrir, insensible. Je ne vois maintenant personne qui oyant parler de Néron ne tremble même au seul nom de ce vilain monstre, de cette sale et horrible peste du monde, et toutefois de celui-là, de ce boutefeu [cet incendiaire], de ce bourreau, de cette bête sauvage, on veut dire qu'après sa mort, aussi vilaine que sa vie, le noble Peuple Romain en reçut tel déplaisir, se souvenant de

ses jeux et de ses festins, qu'il fut sur le point d'en porter le deuil. J'ai pour garant l'excellent Corneille [Cornelius] Tacite, aussi véritable que grave [profond]. Ce qu'on ne trouvera pas étrange, qui considérera ce que ce même peuple avait fait [a]vant à la mort de Jules César, qui donna congé aux lois et à la liberté — auquel personnage il y a, ce me semble, si peu rien qui vaille que son humanité même, que l'on prêchait tant, fut plus dommageable que la plus grande cruauté du plus barbare tyran qui fût jamais, parce que cette venimeuse douceur envers le peuple sucra la servitude. Après sa mort, cette sottise commune [multitude], qui avait encore à la bouche ses banquets et en l'esprit la souvenance de ses prodigalités, pour lui faire ses honneurs et le mettre en cendre amoncelait à l'envi les bancs de la place, et puis lui éleva une colonne comme au « Père du peuple » (ainsi le portait le chapiteau) et lui fit plus d'honneur, tout mort qu'il était, qu'elle n'en devait faire par raison à [aucun] homme du [au] monde si ce n'était, possible [peut-être], à ceux qui l'avaient tué. Ils n'oublièrent pas cela aussi, les empereurs suivants, de prendre le titre de « Tribun du peuple » parmi les autres qualités, tant pour ce que cet office était tenu pour saint et sacré, qu'aussi il était établi pour la défense et protection du peuple, et par ce moyen, sous la faveur de l'Etat ils s'assuraient que ce peuple abêti se fierait plus en eux, comme s'ils devaient en croire le nom, et non pas sentir l'effet. Ainsi aujourd'hui ne font pas mieux ceux qui ne font guère mal aucun, qu'ils ne passent [font passer] devant quelque joli propos du bien commun et soulagement du public, et nous n'avons que trop vu les formulaires [recueils de formules] desquels ont usé ces remueurs de ménage [agitateurs], aussi finement qu'impudemment. Les rois d'Assyrie, et après eux de Médie, pratiquaient un autre artifice, autant effronté que grossier, mais non inutile, car ils ne se présentaient en public que le plus tard qu'ils pouvaient, pour mettre en ce doute le populaire s'ils étaient en quelque chose plus qu'hommes et le laisser en cette rêverie. Ainsi tant de nations [peuples] qui furent assez longtemps sous cet Empire avec ce mystère s'accoutumaient à servir plus volontiers pour ne savoir quel maître ils avaient, ni à peine s'ils en avaient, et craignaient tous à crédit un [homme] que personne n'avait vu. Les premiers rois d'Egypte ne se montraient guère qu'ils ne portassent tantôt un chat, tantôt une branche, tantôt du feu sur la tête, se masquaient ainsi et faisaient les bateleurs, et par l'étrangeté de la chose ils donnaient à leurs sujets

révérence et admiration, mais eussent aux gens non trop sots ou trop asservis apprêté [préparé] passe-temps et risée. C'est pitié d'ouïr parler de combien de choses les tyrans d'autrefois faisaient leur profit pour fonder leur tyrannie, de combien de petis moyens ils se servaient grandement, ayant trouvé de tout temps ce populas fait à leur poste [convenance], auquel ils ne savaient si mal tendre [les filets] qu'il ne se [s'y] vînt prendre, duquel ils ont toujours eu si bon marché de tromper qu'ils ne s'assujettissaient jamais tant que lors qu'ils s'en moquaient le plus. Que dirai-je d'une autre belle bourde [mystification] que les peuples anciens prirent pour argent comptant ? Ils crurent fermement que le gros doigt d'un pied de Pyrrhus, roi des Epirotes, faisait miracles et guérissait les maladies de la rate. Ils enrichirent mieux le conte encore, [en disant] que ce doigt féé [magique], après qu'on eut brûlé tout le corps mort, se trouva entre les cendres, s'étant sauvé malgré le feu. Toujours ainsi le peuple sot fait lui-même les mensonges pour après les croire, prou [beaucoup] de gens l'ont écrit, mais de façon qu'il est facile à voir qu'ils ont amassé cela des bruits de ville et du vain discours du populaire. Vespasien revenant d'Assyrie, passant en Alexandrie pour aller à Rome s'emparer de l'empire, faisait-il pas des merveilles ? Il adressait [redressait] les boîteux, rendait clairvoyants les aveugles, et tout plein d'autres belles choses auxquelles [celui] qui n'y pouvait voir les fautes qu'il y avait était à mon avis plus aveugle que ceux qu'il guérissait. Les tyrans mêmes trouvaient bien étrange que les hommes pussent endurer un [unique] homme leur faisant mal : ils voulaient fort se mettre la religion devant pour garde-corps, et s'il était possible emprunter quelque échantillon de la Divinité pour le soutien de leur méchante vie. Et de ce[la] nous fait foi le procédé de Romul[us], Alexandre, Caligula et tels autres brigands, auxquels nous ajouterons Salmonée si l'on croit à la Sibylle de Virgile en son enfer, lequel pour s'être ainsi moqué des gens et avoir voulu faire du [jouer à] Jupiter foudroyant, en rend maintenant compte, si celui qui ne faisait que le sot est à cette heure ainsi pelaudé [étrillé] là-bas, comme le décrit ce poète. Je crois que ceux qui ont abusé de la religion pour être méchants s'y trouveront à meilleures et certaines enseignes. Nos princes semèrent en France je ne sais quoi de tel, des crapauds, des fleurs de lys, de l'ampoule, de l'oriflamme, des guérisons d'écrouelles, ce que pour moi je ne veux, comment [quoi] qu'il en soit, encore mécroire, puisque nous et nos ancêtres n'avons eu aucune occasion jusques ici

de l'avoir mécré, ayant eu des rois si bons en la paix, si vaillants en la guerre, que, bien qu'ils naissent rois, si semble[-t-]il pourtant qu'ils ont été, non pas faits comme les autres, par la Nature, mais choisis par le Tout-Puissant, [a]vant que naître, pour le gouvernement et [la] garde de ce royaume, Et quand cela ne serait pas, si [néanmoins] ne voudrais-je pas entrer en lice pour débattre en cela la vérité de nos histoires, non plus que celle des Romains à cause de leurs Anciles [Boucliers sacrés], ni celle des Grecs pour le prince Ericton et l'Olive [Olivier sacré] si bien gardé à Athènes dans la Tour de Minerve. Je serais outrageux de vouloir démentir nos livres. Mais pour revenir d'où je ne sais comment j'avais détourné le fil de mon discours, il n'a jamais été que les tyrans n'aient, toujours pour s'assurer [se protéger], travaillé d'accoutumer leurs peuples envers eux, non pas seulement à obéissance et servitude, mais encore à dévotion. Ce que j'ai dit jusques ici qui apprend les gens à servir volontiers ne sert guère aux tyrans que pour le menu et gros populaire. Maintenant je viens à un point, lequel à mon avis est le secret de la cabale et le ressort de la domination, le soutien et le fondement de la tyrannie. Qui pense que les hallebardes des gardes conservent [protègent] les tyrans, à mon jugement se trompe fort : ils s'en aident plus, comme je crois, pour l'ostentation et l'épouvante, que pour [la con]fiance qu'ils y aient. Pour preuve, les archers gardent [empêchent] d'entrer dans le palais et [la] chambre des rois les malhabillés qui n'ont nul moyen, non pas les bien armés qui peuvent seuls faire quelque entreprise. Des empereurs romains, il est aisé à compter qu'il n'y en a pas de tant qui aient échappé quelque danger par le secours de leurs archers, que de ceux qui ont été tués par leurs gardes propres. Ce ne sont pas leurs bandes de cavalerie, ni les régiments de fanterie [infanterie] qui défendent le tyran, mais — on ne le croira pas du premier coup, bien que [ce soit] véritable —, ce sont quatre ou cinq qui maintiennent le tyran, quatre ou cinq seulement qui lui tiennent tout le pays en servage. Toujours il a été que cinq ou six ont eu l'oreille du tyran, et s'y sont approchés d'eux-mêmes ou bien ont été appelés par lui pour être les complices de ses cruautés, les compagnons de ses pilleries, les maquereaux [entremetteurs] de ses voluptés. Ces six adressent [entraînent] si bien leur chef qu'il faut pour [jouir de] leur société qu'il soit méchant, non pas de ses méchancetés seules, mais encore des leurs. Ces six ont six cents qui profitent sous eux,

et font, à eux les six cents, ce que les six font au tyran : ils amassent de la proie ce qui leur échappe. Ces six cents ont le gouvernement des villes et provinces, et le maniement des armes et finances, afin qu'ils tiennent la main à leur avarice [cupidité] et cruauté, et qu'ils l'exécutent quand il sera temps, et fassent tant de mal d'ailleurs qu'ils ne puissent durer que sous leur ombre ni s'exempter que par leur moyen des lois et de la peine. Ces six cents tiennent sous eux six mille, auxquels ils ont fait donner états [postes] et charges importantes, et qu'ils ont élevés en grade et dignité. Grande est la suite, qui vient après [en conséquence], de cela, et qui voudra s'amuser à dévider ce fil, il verra que, non pas les six mille, mais les cent mille, les millions par cette corde se tiennent au tyran, s'aidant d'icelle comme Jupiter en Homère, qui se vante, s'il tire la chaîne, d'emmener vers soi tous les dieux. De là est venue la crue [l'accroissement] du Sénat sous Jules [César], l'établissement des nouveaux états, création d'offices, non pas certes, à le bien prendre, réformation de justice, mais nouveaux soutiens de la tyrannie. En somme tout en vient jusque là, par les faveurs, et sous [couvert des] faveurs les gains ou regains qu'on a avec le tyran, qu'il se trouve enfin quasi autant de gens auxquels la tyrannie semble être profitable, comme de ceux à qui la liberté serait agréable. Tout ainsi que les médecins disent qu'en notre corps, s'il y a quelque chose de gâté, dès lors qu'en un autre endroit il s'y bouge rien [quelque chose], il se vient aussitôt rendre vers cette partie véreuse, pareillement dès lors qu'un roi s'est déclaré tyran, tous les mauvais garnements, toute la lie du royaume, je ne dis pas un tas de larroneaux qui ne peuvent guère en une république faire mal ni bien, mais généralement [en masse] tous ceux qui sont tarés [gâtés] d'une ardente ambition et d'une notable avarice [cupidité] s'amassent autour de lui et le soutiennent pour avoir leur part du butin et être, sous le Grand Tyran, tyranneaux eux-mêmes. Ainsi font les insignes voleurs et fameux corsaires : les uns dévorent le pays, les autres chevalent [fondent à cheval sur] les voyageurs, les autres sont en embûche [embuscade], les autres au guet, les uns massacrent, les autres dépouillent, et encore qu'il y ait entre eux des prééminences et que les uns ne soient que valets, les autres les chefs de l'assemblée, si [pourtant] n'en y a[-t-] il à la fin pas un qui ne s'en sente [n'en profite], sinon du principal butin, au moins d'une partie. On dit bien que les pirates ciliciens ne s'assemblèrent pas seulement en si grand nombre qu'il fallut envoyer contre eux Pompée, mais encore tirèrent à leur alliance plusieurs belles villes et grandes cités, aux havres desquelles

ils se mettaient en sûreté [en] revenant des courses ; et pour récompense leur baillaient quelque profit du recelement [recel] de leurs pilleries. Ainsi le tyran asservit les sujets par le moyen des autres, et est gardé par ceux desquels, s'ils valaient rien [quelque chose], il se devrait garder, et comme on dit pour fendre le bois, « il se fait les coins du bois même ». Voilà ses archers, voilà ses gardes, voilà ses hallebardes, non pas qu'eux-mêmes ne souffrent bien quelquefois de lui, mais ces perdus, abandonnés de Dieu et des hommes, sont contents d'endurer du mal pour en faire, non pas à celui qui leur en fait, mais à ceux qui en endurent comme eux, et qui n'en peuvent davantage. Et toutefois, voyant ces gens-là qui naquettent [servent] le tyran pour faire leur besogne de sa tyrannie et de l'esclavage du peuple, il me prend souvent ébahissement de leur méchanceté, et quelquefois pitié de leur sottise. Car à dire vrai, qu'est-ce autre chose de s'approcher du tyran sinon que s'éloigner de sa liberté, et par manière de dire serrer à deux mains et embrasser la servitude ? Qu'ils mettent un petit [un instant] à part leur ambition, qu'ils se déchargent un peu de leur avarice [avidité], et puis qu'ils se regardent eux-mêmes, qu'ils se reconnaissent, et ils verront clairement que les villageois, les paysans, lesquels, tant qu'ils peuvent, ils foulent aux pieds et en font pis que des forçats ou esclaves, ils verront, dis-je, que ceux-là, ainsi malmenés, sont toutefois à leur respect [en comparaison] fortunés et aucunement [un peu] libres. Le laboureur et [l']artisan, pour tant qu'ils soient asservis, en sont quittes en faisant ce qu'on leur dit que le tyran veut ; les autres, qui sont près de lui coquinant et quémandant sa faveur, il ne faut pas seulement qu'ils fassent ce qu'il dit, mais, pour lui satisfaire, qu'ils prennent et fassent ses pensées [ce qu'il pense]. Ce n'est pas tout à eux de lui obéir, il lui faut complaire, il faut qu'ils se rompent, qu'ils se tourmentent, qu'ils se tuent à travailler en ses affaires, qu'ils se plaisent de son plaisir, qu'ils laissent leur goût pour le sien, qu'ils forcent leur complexion, qu'ils dépouillent leur nature, il faut qu'ils prennent garde à sa parole, à sa voix, à ses signes, à ses yeux, qu'ils n'aient ni œil, ni pied, ni main que tout ne soit au guet [aux aguets] pour épier et découvrir ses volontés. Cela, est-ce vivre heureusement ? Cela s'appelle[-t-]il vivre ? Est-il au monde rien moins supportable que cela, je ne dis pas à un homme de cœur, mais à un qui ait le sens commun, ou sans plus la face d'un homme ? Quelle condition est plus misérable que de vivre ainsi qu'on

n'ait rien à soi, tenant d'autrui son aise, sa liberté, son corps et sa vie ?
Ils veulent servir pour gagner des biens, comme s'ils pouvaient gagner
rien [quelque chose] qui fût à eux, puisqu'ils ne peuvent dire de soi qu'ils soient à eux-
mêmes, et comme si aucun pouvait avoir rien de [quelque chose en] propre sous un tyran.
Ils veulent par son moyen acquérir des biens, et ne se
souviennent pas que ce sont eux qui lui donnent la force pour ôter tout
à tous, et ne laisser rien qu'on puisse dire être à personne. Ils voient que
rien ne rend les hommes sujets à sa cruauté que les biens, qu'il n'y a crime
tant envers lui digne de mort que l'opulence, qu'il n'aime que les richesses, ne
défait que les puissants en trésors, et ils se viennent présenter comme devant
le boucher pour s'y offrir ainsi pleins et refaits [vigoureux], et lui en faire envie.
Ses favoris ne se doivent pas tant souvenir de ceux qui ont gagné autour
des tyrans beaucoup de biens, comme de ceux qui, ayant quelque temps amassé,
puis après [par la suite] ont perdu et les biens et la vie. Il ne leur doit pas venir en
l'esprit combien d'autres y ont gagné de richesses, mais combien peu ceux-
là les ont gardées. Qu'on discoure [parcoure] toutes les anciennes histoires, qu'on
regarde toutes celles de notre souvenance, on verra tout à plein [parfaitement] combien
est grand le nombre de ceux qui, ayant gagné par mauvais moyens
l'oreille des princes ou employé leur malice ou abusé de leur
simplicité, à la fin par ceux-là mêmes ont été anéantis, et autant qu'ils
y avaient trouvé de facilité pour les élever, autant puis après [par la suite] y ont-
ils connu d'inconstance pour les abattre. Certainement, en si grand
nombre de tant de gens qui ont été jamais près de tant de mauvais
rois, il en est peu ou comme point qui n'aient quelquefois essayé en [éprouvé sur]
eux-mêmes la cruauté du tyran qu'ils avaient [a]vant attisée contre
les autres. S'étant le plus souvent enrichis, sous ombre de sa
faveur, des dépouilles d'autrui, ils l'ont enfin eux-mêmes enrichi de leurs
dépouilles. Les gens de bien, si par fortune il s'en trouve quelquefois
aimés du tyran, tant soient-ils avant en sa grâce, tant que reluisse
en eux la vertu et l'intégrité qui, voire aux plus méchants, donne quelque
révérence de soi quand on la voit de près ; mais [non,] les gens de bien mêmes
ne sauraient durer et [il] faut qu'ils se [res]sentent du mal commun, et qu'à leurs
dépens ils éprouvent la tyrannie : un Sénèque, un Burr[us], un Thrase[a], cette
tire [suite] de gens de bien, lesquels leur malefortune [infortune] les

syntaxe remaniée

approcha d'un tyran et leur mit en main le maniement de ses affaires
— même les deux [premiers], tous deux estimés de lui, tous deux chéris de lui, et encore l'un l'avait nourri [élevé] et avait pour gage de son amitié la nourriture [l'éducation] de son enfan[ce]. Mais ces trois-là sont suffisants témoins, par leur cruelle mort, combien il y a eu peu de fiance [d'assurance] en la faveur d'un mauvais maître. Et à la vérité quelle faveur peut-on espérer de celui qui a bien le cœur si dur de haïr son royaume qui ne fait que lui obéir, et lequel pour ne se savoir pas encore aimer s'appauvrit lui-même et détruit son empire ? Or si l'on veut dire que ceux-là pour avoir bien vécu sont tombés en ces inconvénients, qu'on regarde hardiment autour de celui-là même, et on verra que ceux qui vinrent en sa grâce et s'y maintinrent par méchanceté ne furent pas de plus longue durée. Qui a jamais ouï parler d'amour si abandonné, d'affection si opiniâtre, qui a jamais rien vu ni lu si obstinément acharné [amoureux fou] envers femme que de celui-là envers Poppée ? Or fut-elle après meurtrie [assassinée] par lui-même ! Agrippine, sa mère, avait tué Claude, son mari, pour lui faire place en l'Empire. Pour l'obliger, elle n'avait jamais fait difficulté de rien faire ni de souffrir [hésité à tout faire et supporter]. Donc son fils même, son nourrisson, son Empereur, fait de sa main, après l'avoir souvent faillie [trompée], lui ôta la vie, et ne fut lors personne qui ne dît quelle avait trop mérité cette punition si c'eût été par les mains de tout autre que de celui à qui elle l'avait baillée [donnée]. Qui fut plus aisé à manier [manipuler], plus simple, ou pour le dire mieux plus vrai niais que Claude l'empereur, qui fut plus coiffé d'amour que lui de Messaline ? Il la mit enfin [pour finir] entre les mains du bourreau. La simplesse [sottise] demeure toujours aux tyrans, s'ils en ont, à ne savoir bien faire, mais je ne sais comment, à la fin, pour user de cruauté même envers ceux qui leur sont près, si peu qu'ils aient d'esprit, cela même s'éveille. Assez commun est le beau mot de cet autre qui, voyant la gorge découverte de la femme qu'il aimait le plus et sans laquelle il semblait qu'il n'eût su vivre, il la caressa de cette belle parole : « ce beau col sera tantôt coupé si je le commande. » Voilà pourquoi la plupart des tyrans anciens étaient communément tués par leurs plus [chers] favoris qui, ayant connu la nature de la tyrannie, ne se pouvaient

tant assurer de la volonté du tyran, comme ils se défiaient de sa puissance. Ainsi fut tué Domitien par les siens et sa femme, Commode par une de ses amies, Antonin par Macrin, et de même quasi tous les autres. C'est cela que certainement [C'est qu'assurément] jamais le tyran ni n'est aimé ni n'aime. L'amitié est un nom sacré, c'est une chose sainte, elle ne se met jamais qu'entre gens de bien, elle ne se prend que par une mutuelle estime, elle s'entretient non pas tant par bienfaits que par la bonne vie. Ce qui rend un ami assuré de l'autre, c'est la connaissance qu'il a de son intégrité. Les répondants qu'il en a, c'est son bon naturel, sa foi [loyauté] et sa constance. Il n'y peut avoir d'amitié là où est la cruauté, la déloyauté, l'injustice. Entre les méchants, quand ils s'assemblent, c'est un complot, non pas [une] compagnie. Ils ne s'entr'aident pas, mais ils s'entre-craignent ; ils ne sont pas amis, mais ils sont complices. Si tout cela n'empêchait point [Nonobstant cela], encore serait-il malaisé de trouver en un tyran un amour assuré, pour ce qu'étant [au-]dessus [de] tous et n'ayant point de compagnons, il est déjà au-delà des bornes de l'amitié, qui a son vrai gibier en l'égalité, qui ne veut jamais clocher [boîter], ains [mais] est toujours égale. Voilà pourquoi il y a bien, ce dit-on, entre les voleurs quelque foi [loyauté] au partage du butin, pour ce qu'ils sont pairs et compagnons et que, s'ils ne s'entr'aident, au moins ils s'entre-craignent et ne veulent pas, en se divisant, rendre la force moindre. Mais du tyran ceux qui sont ses favoris ne peuvent jamais avoir aucune assurance, de tant [d'autant] qu'il a appris d'eux-mêmes qu'il peut tout, et qu'il n'y a droit ni devoir qui l'oblige, faisant son état [se targuant] de compter sa volonté pour raison, et [de] n'avoir compagnon aucun, ains [mais] être de tous [le] maître. N'est-ce pas grand pitié que, voyant tant d'exemples apparents, le danger si présent, personne ne se veuille faire sage aux dépens d'autrui, et que tant de gens s'approchent si volontiers des tyrans qu'il n'y ait pas un qui [ait] l'avissement ou la hardiesse de leur dire ce que dit (comme porte [dit] le conte) le Renard au Lion-qui-faisait-le-malade : « Je t'irais voir de bon cœur en ta tanière, mais je vois assez de traces de bêtes qui vont en avant, vers toi ; en arrière, qui reviennent, je n'en vois pas une. » Ces misérables voient reluire les trésors des tyrans et regardent, tout

étonnés, les rayons de sa braverie [splendeur], et alléchés de cette clarté ils s'approchent et ne voient pas qu'ils se mettent dans la flamme qui ne peut faillir à les consumer. Ainsi le Satyre indiscret, voyant éclairer le feu trouvé par Prométhée, le trouva si beau qu'il l'alla baiser et se brûla ; ainsi le papillon qui, espérant jouir de quelque plaisir dans le feu pour ce qu'il reluit, éprouve l'autre vertu [qualité], celle-là qui brûle. Mais encore [ad]mettons que ces mignons [favoris] échappent des mains de celui qu'ils servent, ils ne se sauvent jamais du roi qui vient après. S'il est bon, il faut rendre compte et reconnaître au moins une fois et lors la raison ; s'il est mauvais et pareil à leur maître, il ne sera pas qu'il n'ait aussi bien ses favoris, lesquels communément ne sont pas contents d'avoir à leur tour la place des autres, s'ils n'ont encore, le plus souvent, et les biens et la vie [des autres]. Se peut-il donc faire qu'il se trouve aucun [quelqu'un] qui, en si grand péril, avec si peu d'assurance veuille prendre cette place malheureuse, et servir en si grand peine un si dangereux maître ? Quel travail, quel martyre est-ce d'être nuit et jour pour songer après de complaire à Un, et néanmoins se craindre de lui plus que d'homme du [au] monde, avoir toujours l'œil au guet, l'oreille aux écoutes pour épier d'où viendra le coup, pour découvrir les embûches, pour sentir les menées de ses compagnons, pour aviser qui le trahit, rire à chacun, se craindre de tous, n'avoir aucun ni ennemi ouvert ni ami assuré, avoir toujours le visage riant et le cœur transi, ne pouvoir être joyeux et n'oser être triste ! Mais c'est plaisir de considérer ce qui leur revient de ce grand tourment, et le bien qu'ils peuvent attendre de leur peine et de cette misérable vie. Volontiers le peuple, du mal qu'il souffre, n'en accuse pas le tyran, ains [mais] ceux qui le gouvernent. Ceux -là, les peuples, les nations, tout le monde à l'envi, jusques aux paysans, jusques aux laboureurs, ils savent leur nom, ils déchiffrent leur vie, ils amassent sur eux mille outrages, mille maudissons [malédiction], toutes leurs oraisons, tous leurs vœux sont contre eux ; tous leurs malheurs, toutes leurs pestes, toutes leurs famines, toutes leurs guerres, ils les leur reprochent, et si quelquefois ils leur font quelque apparence d'honneur, lors même ils les maugréent en leur

cœur, et les ont en horreur plus étrange que les bêtes sauvages, que les démons. Voilà, durant leur vie, la gloire, voilà l'honneur qu'ils reçoivent de leur service envers ces gens-là, desquels, quand chacun aurait sa pièce de leur corps, ils ne seraient pas encore, [il] semble, satisfaits, ni à demi saoulés ^[rassasiés] de leur peine. Et après qu'ils sont morts, ceux qui surviennent ne sont jamais si paresseux que les noms de ces mange-peuples ne soi[en]t noirci[s] de l'encre de mille plumes, et la réputation déchirée dans mille livres, et les os mêmes, par manière de dire, traînés par la postérité, les punissant encore après la mort de leur méchante vie. Apprenons donc quelquefois, apprenons à bien faire, levons les yeux vers le ciel, ou bien pour notre honneur ou pour l'amour même de la vertu, ou certes, à parler comme il faut, pour l'amour et honneur de Dieu tout puissant et tout juste, qui est assuré témoin de nos faits et juge très entier de nos fautes. De ma part, je pense bien — et ne suis pas trompé puisqu'il n'est rien si contraire à Dieu, tout libéral et débonnaire ^[bon], que la tyrannie —, qu'il réserve là-bas, à part, pour les tyrans et leurs complices, quelque peine particulière.

Passport à un prisonnier de guerre ou un plaideur.

Camarades, laissez passer,
puisqu'il n'y a de quoi fricasser
cette pauvre canne échappée

qu'il ne lui reste de dumet.

Epigramme

ne la blâme, Bazon, elle devait fuir,
te sachant en courroux et des cornes en tête.

Autre [épigramme]

Ne rêve plus pourquoi, mélancolique Bazon,
ta femme à ton retour a quitté ta maison.
Certes elle a fui mais pour ne te connaître,
étonnée à l'aspect du changement nouveau
de ta forme première en celle-là d'un veau,
qui te fait sur le front deux cornes apparaître.

à Perine on a vu l'éclipse d'un soleil
par l'interposition d'une lune nouvelle.

Un quartier de Gujan Mestras (Bassin d'Arcachon)
porte ce nom